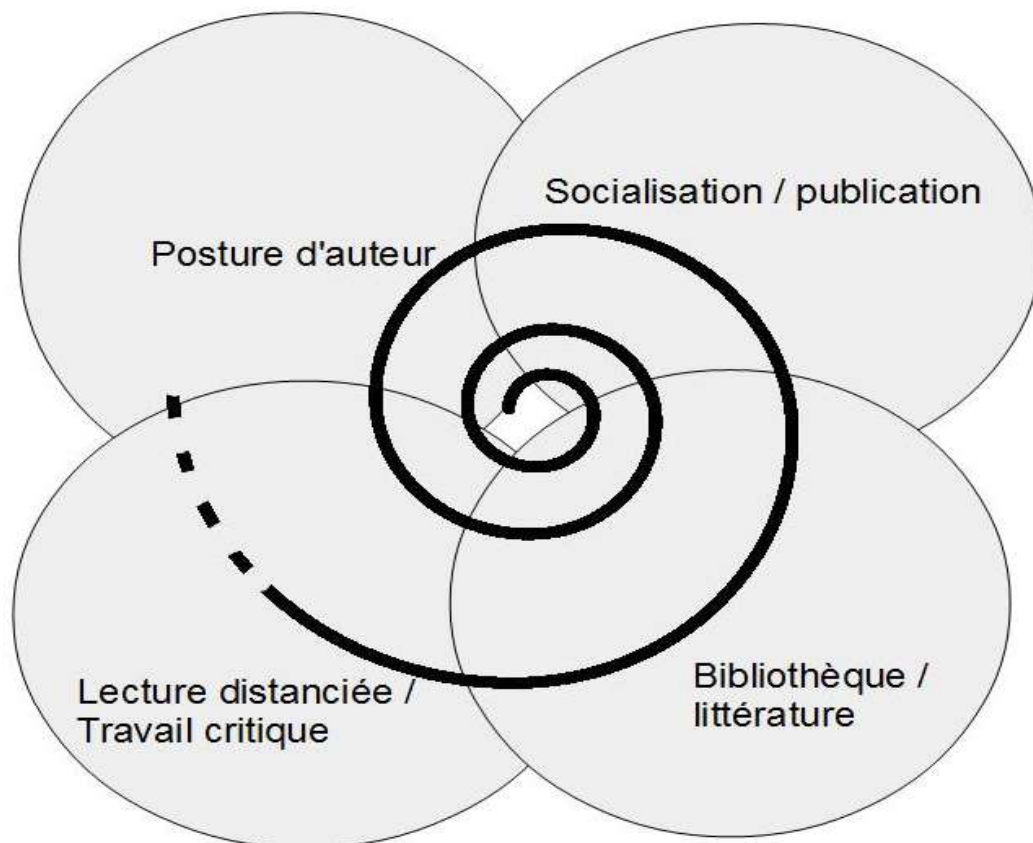


LA SPIRALE DES ATELIERS

STÉPHANIE FOUQUET



On ne peut pas savoir quels savoirs vont se construire durant l'atelier que l'on va animer. Par contre, il est possible de percevoir les points de cristallisation qui auront été soulevés durant le débat final. C'est seulement à ce moment que l'on peut nommer ou trouver le nom des savoirs qui se construisent.

L'aventure des ateliers entraîne alors dans une spirale infernale, défrichant la posture d'auteur, la fonction de la publication, le travail critique ou encore la construction de sa propre bibliothèque.



Oxapode 2016

Il faut pouvoir redevenir
le droit à l'immobilité pour
qu'écrire soit avec liberté.

L'ATELIER TRANSFORME-T-IL ?

STÉPHANIE FOUQUET

Oui, observer les groupes traversés, portés, par les ateliers permet d'observer des transformations, individuelles, inter-individuelles, groupales. Oser écrire permet d'oser. Le travail de la langue pour la langue qui travaille, ouvre des possibles.

Oui, les sujets convoqués, se rencontrent, se frottent et déploient des champs de possible au-delà de l'atelier, là où la langue a besoin d'un devenir, c'est à dire partout dans les champs politiques, culturels, artistiques, sociaux.

Oui, s'engager dans la bataille des ateliers, chez soi, avec ses voisins, avec ses collègues, dans sa famille, avec des enfants, avec des adultes permet de mettre la langue en mouvement, de construire une aventure qui déborde l'humain et le met en action.

Mais on ne sait jamais ce qui peut se passer au-delà de l'atelier.

L'aventure peut être serrée, dangereuse. Pour traverser la perturbation, il est parfois nécessaire de courber le dos. La langue qui se découvre langue en mouvement est parfois bien dangereuse à lire. L'état de crise peut crisper, jusqu'au refus de bouger.

Il faut pouvoir revendiquer le droit à l'immobilisme pour qu'écrire soit une liberté. Il faut pouvoir défricher le pire, le plus insupportable des fonds, la force de destruction, l'immonde, pour que l'écriture soit un acte de liberté, un acte fondateur de notre humanité.

L'écriture doit pouvoir être insupportable pour être une écriture. L'atelier doit pouvoir être insupportable pour être un atelier,

pour pouvoir exister, dans le meilleur de ce qu'il peut nous procurer, un espoir, une liberté que la langue en travail peut nous aider à approcher.

Pour que l'atelier soit un lieu d'humanisation il doit rester libre. Et donc ne pas servir d'autre intérêts que celui-là même pour lequel il est conçu : *le travail de la langue*. Les transformations qu'il génère, bien que moteur même de l'atelier sont des données observables dans l'après coup. Elles ne peuvent être des objectifs volontaristes que l'on anticipe et pose en amont de l'atelier.

L'atelier est une œuvre d'art, il doit être gratuit. Et pour cela, il ne peut servir à :

- acquérir des compétences à l'école
- soigner en art-thérapie
- permettre une meilleure estime de soi dans des groupes d'aide
- permettre aux gens de s'intégrer dans la société
- construire un monde meilleur dans des structures syndicales
- affiner la conscience politique dans des partis

Même si toutes ces transformations peuvent être observables, elles ne peuvent être un but en soi. On ne peut décider que tel atelier sera mené à tel endroit pour permettre aux gens de transformer soit leur image, soit leurs compétences de scribe, soit leur insertion professionnelle, soit leur posture politique... Tel atelier est mené à tel endroit car il **est** une activité artistique dans toute sa gratuité. Ce que l'art transforme n'est pas décidable à l'avance.

C'est de posture que nous parlons, posture de celui qui conçoit, qui anime l'atelier. Même si un engagement politique anime

l'engagement dans l'atelier. Cet engagement interroge ce qui a trait au collectif, à l'organisation des collectifs dans des pratiques de création.

Même si l'espoir de transformer les mondes qui nous entourent conduit la conception des ateliers, pour que création il y ait, la transformation des sujets ne peut être une intention volontariste dans laquelle les participants auront à s'inscrire. L'atelier ne peut fonctionner que lorsque l'autorisation est faite de retourner l'atelier, de se révolter contre, et de le détruire pour inventer autre chose.

La société se transforme. Comme tout autre art, soit l'atelier participera de cette transformation, soit il ne le fera pas. Mais on ne peut décider à l'avance que l'atelier est mené pour transformer la société.

Car une transformation, en langage scientifique, $T:X \rightarrow X$ est une application d'un espace des états (noté ici X) dans lui-même. Si à un instant donné, nous sommes à l'état x , alors $T(x)$ représente l'état à l'instant suivant.

Cela augure qu'on a une idée prédéfinie du résultat de la transformation, une représentation à laquelle on veut mener le groupe de personne. Le risque de cette récupération de l'atelier est de ramener les idéaux à des sommes de bons sentiments, à une pensée qui se veut humaniste invitant les gens à écrire des textes consensuels, qui correspondent à une esthétique attendue et tacitement admise.

Or l'atelier qui met la langue en travail ne peut prédéfinir du résultat. On ne peut maîtriser le sens des multiples transformations qui peuvent se jouer pour un même groupe d'individu.

C'est dans l'ici et le maintenant que l'aventure se joue. L'ici et le

maintenant n'auront que le prix de la liberté gagnée. Et la transformation n'en sera observable qu'après coup. Le tout étant d'établir une véritable grille d'observation. Vouloir que l'atelier transforme, risque de refermer les critères d'observation de ses transformations.

Que dire à ceux qui n'accèdent pas aux transformations que d'autres mettent en avant. Soit parce qu'ils n'en sont pas conscients, soit parce qu'ils n'en sont pas porteurs. Leur dire que l'atelier transforme la société c'est les mettre à côté des transformations. Alors que c'est eux qui peuvent nous mettre en mouvement et nous obliger à penser autrement.

Alors que ceux pour qui l'atelier n'a rien transformé se rassurent, il ne seront pas plus manchots que les autres. Car ils sont les questions de demain. Leur NON transformation est la partie visible de la terrible complexité humaine. Ils sont l'autre bout du balancier. Celui qui permet le mouvement, et oblige à penser autrement ce mot *transformation*.

Que les ateliers d'écriture continuent à déranger... C'est tout le mal qu'on leur souhaite. Tant qu'ils permettent de se fâcher, tout est possible. Ils obligent à ne pas rester prostré sur l'espoir d'un monde meilleur, dans l'attente d'un grand soir illusoire.

Les imaginaires que les ateliers mettent en mouvement n'appartiennent pas aux animateurs. Les imaginaires capitalistes, néo libéraux, ultralibéralistes existent tout autant que les autres. L'atelier permet juste de prendre conscience de ces imaginaires qui se croisent, de les débusquer pour mieux s'y perdre et les déborder.

De quelle transformation sommes-nous les instigateurs ?

L'atelier aura juste réussi à mettre un peu plus de chaos, là où on pensait lisse, là où il n'y avait pas de trouble. A permettre les débordements de langue, à mettre la langue en travail.

Le brassage qui s'y joue peut casser nos vieilles représentations communautaristes, nos traditions capitalistes, nos culpabilités judéo-chrétiennes, nos réflexes colonialistes, nos rêves de grand soir... Tant d'espoirs contradictoires. La question étant alors non pas de faire le bon choix, mais de construire l'ici et le maintenant avec cette matière qui nous pétrit.

Le chaos de la langue permet d'empêcher la facilité de pensée. Quand les consciences s'éveillent on n'en maîtrise pas les choix. Et c'est bien pour ça que l'aventure des ateliers vaut le coup d'être vécue.